

Paul Chavy

DOMAINES ET FONCTIONS DES TRADUCTIONS FRANÇAISES À L'AUBE DE LA RENAISSANCE

Entre 1485 et 1510, le plus grand éditeur de traductions françaises a été le libraire parisien Antoine Vérard. En vingt-cinq ans, plus de quatre-vingt-trois sont sorties de son officine. Si on ajoute à ce chiffre la production des autres éditeurs, on peut estimer à sept ou huit la moyenne de ces années-là. C'est peu en comparaison de la période faste du XVI^e siècle, entre 1540 et 1580, où la moyenne annuelle s'élève à cinquante et plus; c'est un chiffre qui, néanmoins, révèle l'existence, dès le tournant du siècle, d'un public qui, par nécessité ou par choix, lit en langue vulgaire. Les questions qui se posent d'emblée sont: Pour qui traduit-on? Qui sont les traducteurs? Pourquoi traduisent-ils? Que traduisent-ils?

On traduit parfois pour une seule personne, un haut personnage à qui on offre le manuscrit et qui peut le garder pour un usage exclusif. Louis XII garde jalousement pour lui la version française de l'*Anabase* que lui a présentée Claude de Seyssel; il la fera recopier seulement pour faire un cadeau royal à Henri VII d'Angleterre. L'opinion du roi, dit Seyssel, était que ce livre «ne devoit estre divulgué, ains, comme chose tres rare, estre communiqué à princes et grans personnaiges tant seulement». François 1^{er} n'aura pas la même attitude: après 25 ans de séjour dans la bibliothèque royale, l'*Anabase* sera livrée au «grand public».

Le grand public? Le noyau en est formé par les gens de robe, responsables de l'administration et de la justice du roi. On peut leur adjoindre un certain nombre de bourgeois, marchands, gens de métier. Les gens d'église ne sont pas à exclure, surtout le bas clergé, dont le latin est rudimentaire. La noblesse est en général inculte; mais quelques nobles se sont affinés à la cour de Bourgogne ou en Italie. Enfin, un peu à tous les niveaux sociaux, il y a les femmes, le latin faisant rarement partie de leur éducation. Tous ensemble, ces «lettrés de langue vulgaire» ne forment pas un public énorme. Néanmoins, c'est assez pour que des libraires comme Vérard écoulent avec profit les quelque mille exemplaires d'une édition normale.

Qui sont les traducteurs? Pas forcément des contemporains. De nombreux ouvrages latins ont été mis en français au cours des siècles précédents, dont certains font encore

autorité. Les libraires se hâtent de mettre la main sur ces versions françaises, surtout si le «translateur» a gardé quelque notoriété : Jean de Meun, Jean de Vignai, Nicole Oresme, Laurent de Premierfait. Parmi les contemporains, citons Vasque de Lucène, qui a traduit Quinte-Curce pour Charles le Téméraire; Robert Gaguin, Général des Trinitaires, traducteur de César ; Octovien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême, traducteur d'Ovide et de Virgile. Un des plus typiques de cette génération est Claude de Seyssel, Savoyard passé au service de Louis XII, maître des requêtes, évêque de Marseille ; il a tenu à mettre lui-même en français ses propres ouvrages latins, mais surtout il a fait beaucoup pour l'hellénisme en France, grâce à l'amitié de l'érudit byzantin Jean Lascaris, en traduisant une demi-douzaine d'historiens anciens, parmi lesquels Xénophon, Diodore de Sicile, Appien, Thucydide.

Pourquoi ces gens traduisaient-ils? Interrogeons leurs dédicaces. On traduit, en général, pour obéir ou plaire à un protecteur, mais aussi — et c'est un leitmotiv — pour être *utile*. Pas de dilettantisme; on traduit parfois *avec* plaisir, jamais *par* plaisir. On traduit parce que le texte est riche d'enseignement, sur le plan pratique, ou moral, ou spirituel, ou sur les trois. Et si cet enseignement n'est pas évident, on tâche de l'extraire à grands coups d'«expositions», de «moralisations». Jusque dans les *Métamorphoses* d'Ovide on trouvera sous les fictions, dit le traducteur, «de grans vérités et moralitez proufitables». Seyssel ne traduit pas les auteurs antiques par amour de l'Antiquité. Conseiller du roi, il poursuit un but politique. Vulgariser les Anciens, c'est donner des leçons à la classe dirigeante. Thucydide doit être apprécié

non pas tant pour la narration d'icelle histoire... comme pour la profondeur et excellence des oraisons et harengues.. qui contiennent enseignement universel de toutes choses grandes, et tout l'art et efficace d'éloquence.

Au souci de transmettre un trésor de connaissances s'ajoute le culte de la langue française. Certes les « translateurs » médiévaux révéraient déjà le «cler et entendable roman». Mais vers 1500 le nationalisme linguistique est plus marqué. Curieusement, c'est Seyssel, le Savoyard, qui l'exprime avec le plus de force. Dès 1509, le «proesme» de sa

traduction de Justin est un vigoureux plaidoyer en faveur du français. Comme le latin, le français peut devenir une grande langue de communication. Pour qu'il joue ce rôle, il le faut «enrichir, magnifier et publier » et «translater en françois les livres qui ont esté couchez en langaige grec et latin ». A ce réalisme de Seyssel se mêlera chez d'autres une fierté nationale parfois ombrageuse, surtout à l'égard des Italiens.

Dans quels domaines s'exerce alors l'activité traductrice? Seyssel, vantant les bienfaits de la vulgarisation, en cite quatre. Il serait bon, dit-il que

ceux qui n'ont aucune notice de la langue latine puissent entendre plusieurs choses bonnes et hautes, soit en la Sainte Ecriture, en Philosophie morale, en Medecine ou en Histoire.

Il faudra, nous le verrons, en ajouter quelques autres.

Le domaine religieux vient en tête, ne serait-ce que par son ampleur : 40 % au moins des textes traduits concernent la religion. En ce qui concerne la Bible, la nouveauté n'est pas de la traduire : une Bible française complète existe depuis le règne de saint Louis. La nouveauté est de la diffuser «nompaz pour les clerz, mais pour les lais et simples religieux et hermites qui ne sont pas litterez comme ils doivent », et surtout de la reviser aux lumières de la nouvelle philologie, ce que fait Lefèvre d'Étaples à la demande des princesses Louise de Savoie et Marguerite d'Angoulême. Les lectures pieuses mises à la portée des fidèles sont innombrables. Citons seulement, à cause de leur immense succès, d'une part la *Légende dorée*, d'autre part *l'Imitation de Jésus-Christ* qui apportait des Pays-Bas le souffle nouveau de la *devotio moderna* et qui fut un des livres les plus imprimés. Enfin, des écrits d'un autre ordre essaient d'agir sur une opinion publique élargie, ne serait-ce que la publication en français de la démonstration par Lorenzo Valla que la fameuse «donation de Constantin », fondement du pouvoir papal, est un faux.

Dans le domaine de la «Philosophie morale», on peut lire en français Aristote : *Ethiques, Politiques, Economique*; Cicéron: *De la vieillesse, Des devoirs, Paradoxes*. Sènèque est un maître de morale avec ses «mots dorés». On traduit du vieux et du neuf, le

vieux *Régime des princes* comme le nouveau traité sur la *Chose publique* de Patrizzi, le traditionnel *Régime des ménages* comme les *Préceptes conjugaux* de Plutarque.

L'enseignement moral est illustré par la fable ésopique, que vient de rénover en latin l'Allemand Steinhöwell, et qui attire d'autres contes, «joyeux» ou «facétieux». La morale, c'est aussi le débat, qui passe du latin ou de l'italien en français : débat *du vin et de l'eau, de l'homme et de l'argent, du jeune et du vieil amoureux*. La morale, c'est aussi la satire, où fleurit alors le thème de la folie. La *Nef des fous* de Brant, traduite en français, en vers puis en prose, est suivie d'une *Nef des folles*, traduite du latin de Josse Bade et finalement du fameux *Eloge de la folie* d'Erasme.

Des quatre domaines mentionnés par Seyssel, le suivant est la médecine. Pour jouir d'une longue vie, on peut consulter en français le *Régime de santé* de l'Ecole de Salerne, le *Jardin de santé* de Joannes Cuba, la *Nef de santé* de Benedetto da Nursia, ou, à un niveau plus populaire, en y mêlant un peu d'alchimie, d'astrologie et d'occultisme, le *Trésor des pauvres*, le *Grand Albert*, le *Petit Rosaire*. A voir le nombre des ouvrages de chirurgie mis en langue vulgaire, il est clair que les barbiers et chirurgiens ne sont pas de grands latinistes. Quelques textes médicaux reflètent des inquiétudes majeures de l'époque : la peste et la syphilis. On peut se défendre de la peste avec les 86 dizains d'octosyllabes tirés du médecin grec Athénée d'Attalia. Contre la syphilis, l'humaniste allemand Ulrich von Hütten préconise le gaïac, arbre des Antilles. Chéradame, étudiant en médecine, offre aux Français cette nouvelle médication qui doit

circonvenir et dechasser la maladie induement appelée françoise, ainçois par gens de meilleur jugement est dicte et appelée maladie de Naples.

Quatrième domaine l'histoire, «ample magasin d'expériences..., d'expériences politiques pour les hommes d'Etat, d'expériences militaires pour les capitaines, d'expériences morales pour tous » (P. Villey). On trouve, bien sûr, des histoires générales retraçant celle du monde depuis la Création, celle de la France depuis ses origines troyennes : c'est, par exemple, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, qui devient le *Vincent*

historial imprimé chez Vérard en 5 volumes. Mais c'est l'histoire ancienne surtout qui suscite l'intérêt. Après *Lucaïn, Suétone et Salluste en françois*, dernier avatar de la compilation médiévale des *Faits des Romains*, après le Quinte-Curce de Vasque de Lucène, César, Tite-Live passent en français. De 1504 à 1514, Seyssel vulgarise l'*Analyse* de Xénophon, l'*Histoire romaine* d'Appien, Thucydide, une partie de Diodore de Sicile et plusieurs morceaux des *Vies* de Plutarque pour combler les lacunes d'Appien et de Diodore.

Un survol du domaine géographique montre à quel point les Français ont réagi lentement à la découverte d'un nouveau monde. Christophe Colomb? Qui est-ce? On chercherait en vain une traduction de ses lettres. Le nom du voyageur qui touche le public de langue vulgaire, c'est Amerigo Vespucci. Le récit de ses voyages est passé d'italien en français vers 1505, soit une douzaine d'années après le premier voyage de Colomb. C'est du français qu'a été tirée la version latine publiée à St-Dié en 1507 où l'Allemand Waldeseemüller propose de nommer les nouveaux territoires *Terra America*. L'histoire des traductions n'est pas tout à fait étrangère au baptême de l'Amérique.

Dans le domaine des sciences et techniques, on se contente d'éditer les vieux livres de référence, comme l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais (XIII^e s.) *De proprietatibus rerum*, devenue en français le «Propriétaire». Les préoccupations courantes étant l'agriculture et la guerre, on a, pour le travail des champs, le *Rustican* de l'Italien Pierre de Crescens, que Charles V avait fait mettre en français ; et, pour la guerre, les écrivains militaires antiques (Végèce, Frontin) qui sont toujours appréciés. Peut-être peut-on placer ici le livre de Polydore Virgile identifiant les « premiers inventeurs de toutes choses ».

Reste le domaine des lettres profanes, dont Seyssel n'a pas parlé, le trouvant sans doute frivole. Il est pourtant relativement étendu. La poésie y est représentée par deux noms qui ont traversé avec éclat le Moyen Age : Ovide et Virgile. Ovide, c'est l'*Art d'aimer*, les *Remèdes d'amour*, les *Héroïdes*, que Saint-Gelais traduit en vers ; les *Métamorphoses* surtout, qui existent en français depuis le XIV^e s. sous forme d'un poème de 82 000 octosyllabes, par la suite abrégé et mis en prose. C'est cet «Ovide moralisé» qu'imprime Colar Mansion à Bruges en 1484 et que Vérard baptisera la «Bible des poètes ». Virgile est mieux traité. Si le *Livre des Enéides*, imprimé en 1484, n'est qu'un vague roman en prose,

dix ans plus tard Saint-Gelais traduit l'épopée virgilienne en vers consciencieux, sinon toujours heureux, et Michel de Tours traduira également en vers les *Bucoliques* et les *Géorgiques*.

Le théâtre profane traduit comprend peu de Plaute (un *Amphitryon*), mais tout Térence, en vers et en prose. Le (*Grand*) *Therence en français*, «prose et rime avec le latin», publié chez Vérard vers 1500 sera maintes fois réédité.

Quant aux romans mis en français, ils sont nombreux et variés. Roman grec : *Apollonius de Tyr*. Roman latin antique : *L'Ane d'or* d'Apulée. Le roman d'amour néo-latin en vers est un genre où les traductions abondent: *Pamphile et Galatée*, *Euryale et Lucrèce* d'Aeneas Sylvius (Pie II), *Guiscard et Sigismonde*, *Palamon et Arcita*, tous deux tirés de Boccace. D'Espagne viennent des romans d'aventures en prose: Olivier de Castille, Clamadès; d'Italie le roman héroï-comique de Pulci : *Morgant le Géant*.

Voilà un tableau très succinct des traductions françaises aux alentours de 1500. Que faut-il penser de leur *qualité*? La question dépasse de beaucoup le cadre de cet exposé. Il faudrait étudier la « manière de traduire » de chaque traducteur. Disons seulement que, dans l'immense majorité des cas, on prend délibérément le parti de traduire *ad sensum*, selon la «sentence». Il paraît légitime de modifier ce qui pourrait choquer, de supprimer le superflu, d'ajouter le profitable. Ce qui compte d'abord, c'est l'information, ce n'est pas *qui* la transmet ni *comment* elle est transmise.

Pour finir, si l'on cherche quelles étaient les fonctions de la traduction française à cette époque, on découvre qu'elles étaient étonnamment diversifiées.

1. Fonction **informatrice** Elle révèle aux lecteurs de langue vulgaire des connaissances et des idées nouvelles ou avec lesquelles ils n'avaient qu'un contact indirect.
2. Fonction **linguistique**. Cette information devient accessible grâce à un transfert vers la langue française, qui fait de cette langue un mode d'expression acceptable dans presque tous les domaines.
3. Fonction **stylistique**. Le travail des traducteurs, dont beaucoup se proposent ouvertement de cultiver la langue française, a contribué à enrichir cette langue en y introduisant des tournures ou des termes nouveaux.

4. Fonction *littéraire*. Certains textes ont fourni dans leur langue nouvelle des modèles de genres inconnus ou peu connus : épopée, comédie, poésie pastorale, harangues, dialogues. Un genre étranger à succès peut même susciter de fausses traductions (romans «traduits de l'espagnol»).
5. Fonction *recupératrice*. Les traducteurs, en vulgarisant de vieux textes ou en révisant d'anciennes versions, ont assuré, au moins pour quelque temps, la survie d'ouvrages latins en voie de fossilisation, sauvegardant ainsi une partie de l'héritage médiéval.
6. Fonction *importatrice*. La traduction intègre au patrimoine français de nombreux ouvrages venant d'autres pays que la France. N'oublions pas que la littérature de tous les pays est alors en grande partie latine et que souvent les mêmes écrivains s'expriment tantôt en latin, tantôt dans leur vernaculaire : Pétrarque, Dante, Boccace. Il faut compter comme «importées» toutes leurs œuvres traduites, latines ou vulgaires.
7. Fonction *sélective*. Dans la récupération comme dans l'importation, le choix fait par le traducteur d'un livre à traduire n'est pas sans conséquence; il contribue à la fortune ou à l'oubli d'un ouvrage.
8. Fonction *patriotique*. Un certain nombre de traducteurs travaillent alors avec l'idée qu'ils élèvent ainsi le niveau culturel des Français, qu'ils enrichissent la langue et la littérature françaises et qu'ils accroissent le prestige de la France. En fait, certains textes ont été traduits dans d'autres langues (anglais, allemand, voire latin) à partir d'une version française.
9. Fonction *démocratique*. La traduction ruine le privilège des clercs. Sur le plan religieux, les fidèles peuvent se libérer des contraintes du latin et se tourner vers une dévotion plus personnelle. Sur le plan politique, le pouvoir doit prêter attention à une opinion publique mieux informée; aussi voit-on de nombreux récits écrits mis en français dans un but manifeste de propagande.
10. Fonction *associative*. L'universalité du latin assure encore fortement la cohésion culturelle de l'Europe. Mais elle est menacée : les langues vulgaires vont bientôt parler plus haut. Les traducteurs de cette époque, continuant le travail de leurs prédécesseurs, mais avec plus d'efficacité grâce à l'imprimerie, continuent à tisser un réseau parallèle de liens entre

les divers pays, réseau moins «élitiste» que celui des clercs et qui jouera un rôle croissant pour maintenir la solidarité culturelle de l'Occident.

P. Villey disait: «Pour s'exprimer avec propriété, on ne devrait pas parler de renaissance, mais de vulgarisation». Il faut convenir que les effets de l'activité traductrice se révèlent alors si multiples qu'il est impératif d'en tenir le plus grand compte dans toute analyse du discours social.

Source : *Revue de littérature comparée*, 63^e année, n° 2, (250) 1989, p.147-153.